

nouvel essor. Plusieurs universités, plusieurs écoles de médecine furent fondées en Espagne, à Séville, Toledo, Cordova, etc. Mais on était loin d'atteindre la perfection des Grecs, et dans ces somptueux édifices universitaires on négligeait le plus important des cours, l'étude des cliniques. L'exemple donné par l'Espagne fut suivi en France et en Italie; au treizième siècle, l'instruction médicale consistait en longs cours didactiques multipliés, où les professeurs enseignaient des vérités douteuses en formules malades et en propositions variables. C'était le début sombre d'une science qui portait en elle-même de lumineuses révélation, qui nous éblouissent aujourd'hui. L'on n'avait pas encore découvert la circulation du sang, l'on se perdait dans de savantes discussions sur l'anatomie, et les notions les plus élémentaires de physiologie étaient inconnues; en thérapeutique l'empirisme régnait en maître, et la théorie fataliste était érigée en système. L'instruction pratiquée au lit des malades était encore ignorée. N'est-il pas étonnant et incompréhensible de voir qu'au commencement du 15ème siècle, alors que les travaux des auteurs grecs circulaient en grand nombre, qu'il fallait attendre encore deux cents ans avant de voir renaître l'enseignement pratique et clinique auprès des malades. Ce qui faisait dire à Pinel que les innombrables controverses avaient occupé beaucoup trop de place dans les études de la médecine; que les intelligences avaient dépensé beaucoup trop d'énergie à classer, grouper et *théoriser* sur tout au lieu d'orienter leurs efforts vers l'observation et le récit d'événements vécus, qui auraient servi de bases aux découvertes que nous pourrions faire si nous avions été aidés par nos prédécesseurs!

En Hollande, au 17ème siècle, apparaissent quelques cliniques; c'est là où l'on trouve Sylvius. Hambourg et quelques autres villes allemandes font de même. Cullen, l'élève de Boerhave, fonde à Edinbourg un enseignement clinique; mais on s'attachait, dit un écrivain, beaucoup plus à de subtiles questions théoriques sur l'organisme, qu'à l'observation raisonnée de l'évolution des maladies dont souffrait les patients. Il faut arriver à Vienne pour retrouver, dans toute sa splendeur, la réapparition si longtemps désirée des leçons pratiques que les savants de la Grèce avaient données bien des siècles auparavant. L'école viennoise fut la première à donner une